

IX

L'ARMÉE SANS NAPOLÉON

COMPAGNONS, je l'avouerai, mon esprit découragé refusait de se plonger plus avant dans le souvenir de tant d'horreurs ! J'avais atteint le départ de Napoléon, et je me persuadais qu'enfin ma tâche était remplie. Je m'étais annoncé comme l'historien de cette grande époque où, du faite de la plus haute des gloires, nous fûmes précipités dans l'abîme de la plus profonde infortune ; mais à présent qu'il ne me reste plus à retracer que d'effroyables misères, pourquoi ne nous épargnerions-nous pas, vous la douleur de les lire, moi les tristes efforts d'une mémoire qui n'a plus à remuer que des cendres, à compter que des désastres, et qui ne peut plus écrire que sur des tombeaux !

Mais enfin, puisqu'il fut dans notre destinée de pousser le malheur comme le bonheur jusqu'à l'in vraisemblance, j'essaierai de tenir jusqu'au bout la parole que je vous ai donnée. Aussi bien,

quand l'histoire des grands hommes rapporte même leurs derniers moments, de quel droit tairais-je le dernier soupir de la Grande Armée expirante ? Tout d'elle appartient à la renommée, ce grand gémissement comme ses cris de victoire ! Tout en elle fut grand ; notre sort sera d'étonner les siècles à force d'éclat et de deuil ! Triste consolation, mais la seule qui nous reste ; car, n'en doutez pas, compagnons, le bruit d'une si grande chute retentira dans cet avenir, où les grandes infortunes immortalisent autant que les grandes gloires !

Napoléon venait de traverser la foule de ses officiers, rangés sur son passage, en leur laissant pour adieux des sourires tristes et forcés ; il emporta leurs vœux, également muets, que quelques gestes respectueux exprimèrent. Lui et Caulaincourt s'enfermèrent dans une voiture ; son mamelouk et Wonsowitch, capitaine de sa garde, en occupaient le siège ; Duroc et Lobau le suivirent dans un traîneau.

Des Polonais l'escortèrent d'abord. Ce furent ensuite les Napolitains de la garde royale. Ce corps était de six cents hommes quand il vint de Vilna au-devant de l'Empereur. Il périt tout entier dans ce court trajet : l'hiver fut son seul ennemi. Cette nuit-là même, les Russes surprirent et abandonnèrent Ioupranoui, d'autres disent Osmiana, ville où l'escorte devait passer. Il s'en fallut d'une heure que Napoléon ne tombât dans cette échauffourée.

Il rencontra le duc de Bassano à Miedniki. Ses

premières paroles furent : « Qu'il n'avait plus d'armée ; qu'il marchait, depuis quelques jours, au milieu d'une troupe d'hommes débandés, errant çà et là pour trouver des vivres ; qu'on pourrait encore les rallier en leur donnant du pain, des souliers, des vêtements et des armes ; mais que son administration militaire n'avait rien prévu, et que ses ordres n'avaient point été exécutés ! » Et sur ce que Maret lui répondit par l'état des immenses magasins renfermés dans Vilna, il s'écria : « Qu'il lui rendait la vie ! qu'il le chargeait de transmettre à Murat et à Berthier l'ordre de s'arrêter huit jours dans cette capitale, d'y rallier l'armée, et de lui rendre assez de cœur et de forces pour continuer moins déplorablement la retraite. »

Le reste du voyage de Napoléon s'accomplit sans obstacle. Il tourna Vilna par ses faubourgs, traversa Wilkowiski, où il changea sa voiture contre un traîneau, s'arrêta le 10 dans Varsovie, pour demander aux Polonais une levée de dix mille cosaques, pour leur accorder quelques subsides, et leur promettre son retour prochain à la tête de trois cent mille hommes. De là, après avoir rapidement traversé la Silésie, il revit Dresde et son roi, puis Hanau, Mayence et enfin Paris, où il apparut soudainement le 19 décembre, deux jours après la publication de son vingt-neuvième bulletin.

Depuis Malo-Iaroslavetz jusqu'à Smorgony, ce maître de l'Europe n'avait plus été que le général

d'une armée mourante et désorganisée. Depuis Smorgony jusqu'au Rhin, ce fut un inconnu, fugitif au travers d'une terre ennemie. Au delà du Rhin, il se retrouva tout à coup le maître et le vainqueur de l'Europe : un dernier souffle du vent de la prospérité enflait encore cette voile.

Pendant, à Smorgony, ses généraux approuvaient son départ ; et, loin d'en être découragés, ils y mettaient tout leur espoir. L'armée n'avait plus qu'à fuir, la route était ouverte, la frontière russe peu éloignée. On touchait à un secours de dix-huit mille hommes de troupes fraîches, à une grande ville, à un magasin immense ; Murat et Berthier, réduits à eux-mêmes, crurent donc pouvoir régler cette fuite. Mais, au milieu de ce désordre extrême, il fallait un colosse pour point de ralliement, et il venait de disparaître. Dans le grand vide qu'il laissa, Murat fut à peine aperçu.

Ce fut alors qu'on vit trop bien qu'un grand homme ne se remplace point, soit que l'orgueil des siens ne puisse plus se plier à une autre obéissance, soit qu'ayant toujours songé à tout, prévu et ordonné tout, il n'ait formé que de bons instruments, d'habiles lieutenants, et point de chefs.

Dès la première nuit un général refusa d'obéir. Le maréchal qui commandait l'arrière-garde revint presque seul au quartier royal. Trois mille hommes de vieille et jeune garde s'y trouvaient encore. C'était là toute la Grande Armée, et de ce corps gigantesque il ne restait plus que la tête ! Mais, à la

nouvelle du départ de Napoléon, gâtés par l'habitude de n'être commandés que par le conquérant de l'Europe, n'étant plus soutenus par l'honneur de le servir et dédaignant d'en garder un autre, ces vétérans s'ébranlèrent à leur tour, et tombèrent eux-mêmes dans le désordre.

La plupart des colonels de l'armée, qu'on avait admirés jusque-là, marchant encore, avec quatre à cinq officiers ou soldats, autour de leur aigle, et à leur place de bataille, ne prirent plus d'ordres que d'eux-mêmes : chacun se crut chargé de son propre salut. On ne se fia plus du soin de sa conservation qu'à soi seul. Il y eut des hommes qui firent deux cents lieues sans tourner la tête. Ce fut un sauve-qui-peut presque général.

Au reste, la disparition de l'Empereur et l'insuffisance de Murat ne furent pas les seules causes de cette dispersion : ce fut surtout la violence de l'hiver, qui dans ce moment devint extrême. Il aggrava tout, il semblait s'être mis tout entier entre Vilna et l'armée.

Jusqu'à Malodeczno et au 4 décembre, jour où il s'appesantit sur nous, la route, quoique difficile, avait été marquée par un nombre de cadavres moins considérable qu'avant la Bérézina. On dut ce répit à la vigueur de Ney et de Maison qui continrent l'ennemi, à la température alors plus supportable, à quelques ressources qu'offrit un sol moins dévasté, et enfin à ce que c'étaient les hommes les plus robustes qui avaient échappé au passage de la Bérézina.

L'espèce d'organisation qui s'était introduite dans le désordre s'était soutenue. La masse des fuyards cheminait divisée en une multitude de petites associations de huit à dix hommes. Plusieurs de ces bandes possédaient encore un cheval chargé de leurs vivres, ou qui lui-même devait en servir. Des haillons, quelques ustensiles, un bissac et un bâton étaient l'accoutrement de ces malheureux, et leur armure. Ils n'avaient plus du soldat ni l'arme ni l'uniforme, ni la volonté de combattre d'autres ennemis que la faim et les frimas ; mais il leur restait la fermeté, l'habitude du danger et de la souffrance, et un esprit toujours prompt, souple et vif, pour tirer de leur situation tout le parti possible. Enfin, parmi les soldats encore armés, un sobriquet, dont eux-mêmes avaient ridiculisé leurs compagnons tombés dans le désordre, avait eu quelque influence.

Mais depuis Malodeczno et le départ de Napoléon, quand l'hiver tout entier, redoublant de rigueur, attaqua chacun de nous, toutes ces associations contre le malheur se rompirent : ce ne fut plus qu'une multitude de luttes isolées et individuelles. Les meilleurs ne se respectèrent plus eux-mêmes ; rien n'arrêta ; les regards ne retinrent plus ; le malheur fut sans espoir de secours ni même de regret ; le découragement n'eut plus de juges, pas même de témoins : tous étaient victimes !

Dès lors plus de fraternité d'armes, plus de société, aucun lien ; l'excès des maux avait abruti. La faim, la dévorante faim avait réduit ces malheu-

reux à cet instinct brutal de la conservation, seul esprit des animaux les plus farouches, et qui est prêt à se tout sacrifier ; une nature âpre et barbare semblait leur avoir communiqué sa fureur. Tels que des sauvages, les plus forts dépouillaient les plus faibles : ils accouraient autour des mourants, souvent ils n'attendaient pas leurs derniers soupirs. Lorsqu'un cheval tombait, vous eussiez cru voir une meute affamée ; ils l'entouraient, ils le déchiraient par lambeaux, qu'ils se disputaient entre eux comme des chiens dévorants !

Toutefois le plus grand nombre conserva assez de force morale pour chercher son salut sans nuire ; mais c'était là le dernier effort de leur vertu. Chefs ou compagnons, si l'on tombait à côté d'eux ou sous les roues des canons, c'était vainement qu'on les appelait à son secours, qu'on prenait à témoin une patrie, une religion, une cause communes, on n'en obtenait pas même un regard. Toute la froide inflexibilité du climat était passée dans leurs cœurs ; sa rigidité avait contracté leurs sentiments comme leurs figures. Tous, à l'exception de quelques chefs, étaient absorbés par leurs souffrances, et la terreur ne laissait plus de place à la pitié !

Ainsi l'égoïsme qu'on reproche à l'excès de la prospérité, l'excès du malheur le produisit, mais plus excusable : l'un était volontaire, et celui-ci presque forcé ; l'un un crime du cœur, et celui-ci une impulsion de l'instinct, et toute physique ; et réellement il y allait de la vie de s'arrêter un ins-

tant ! Dans ce naufrage universel, tendre la main à son compagnon, à son chef mourant, était un acte admirable de générosité. Le moindre mouvement d'humanité devenait une action sublime.

Cependant quelques-uns tinrent bon contre le ciel et la terre : ils protégèrent, ils secoururent les plus faibles ; ceux-là furent rares.

Le 6 décembre, le jour même qui suivit le départ de Napoléon, le ciel se montra plus terrible encore. On vit flotter dans l'air des molécules ; les oiseaux tombèrent roidis et gelés ! L'atmosphère était immobile et muette : il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fut atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. Alors plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui du désespoir et les larmes qui l'annoncent !

On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses ! Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige et les faibles gémissements des mourants, interrompaient seuls cette vaste et lugubre taciturnité. Alors plus de colère ni d'imprécations, rien de ce qui suppose un reste de chaleur ; à peine la force de prier restait-elle ; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir et qu'on croit être plaint.

Ceux de nos soldats jusque-là les plus persévérants se rebutèrent. Tantôt la neige s'ouvrait sous

leurs pieds ; plus souvent, sa surface miroitée ne leur offrait aucun appui, ils glissaient à chaque pas et marchaient de chute en chute : il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendît des embûches comme pour embarrasser, pour retarder leur marche, et les livrer aux Russes qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat !

Et réellement, dès qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix insensibles, et plongés dans la stupeur ils faisaient quelques pas tels que des automates ; leur sang, se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, alanguissait leur cœur ; puis il reflue vers leur tête ; alors ces moribonds chancelaient comme dans un état d'ivresse. De leurs yeux rougis et enflammés par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs, il sortait de véritables larmes de sang ; leur poitrine exhalait de profonds soupirs ; ils regardaient le ciel, nous, et la terre, d'un œil consterné, fixe, et hagard ; c'étaient leurs adieux à cette nature barbare qui les torturait, et leurs reproches peut-être ! Bientôt ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains ; leur tête vaguait encore quelques instants à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisants ; enfin elle tombait à son tour sur la

neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé!

Leurs compagnons les dépassaient sans se déranger d'un pas, de peur d'allonger leur chemin, sans détourner la tête, car leur barbe, leurs cheveux étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une douleur ! Ils ne les plaignaient même pas ; car enfin qu'avaient-ils perdu en succombant ? Que quittaient-ils ? On souffrait tant ! On était encore si loin de la France ! si dépaysé par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit, aussi le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, partout, l'insultant même quelquefois ; mais le plus souvent se contentant de penser, à la vue de ces infortunés, étendus et aussitôt roidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus ! Et en effet la mort douce, stable, uniforme, peut être un événement toujours étrange, un contraste effrayant, une révolution terrible ; mais, dans ce tumulte, dans ce mouvement violent et continu d'une vie toute d'action, de dangers et de douleurs, elle ne paraissait qu'une transition, un faible changement, un déplacement de plus, et qui étonnait peu !

Tels furent les derniers jours de la Grande Armée. Ses dernières nuits furent plus affreuses encore ; ceux qu'elles surprirent ensemble loin de toute habitation s'arrêtèrent sur la lisière des bois : là ils allu-

mèrent des feux devant lesquels ils restaient toute la nuit, droits et immobiles comme des spectres. Ils ne pouvaient se rassasier de cette chaleur ; ils s'en tenaient si proche, que leurs vêtements brûlaient ainsi que les parties gelées de leur corps que le feu décomposait. Alors une horrible douleur les contraignait à s'étendre, et le lendemain ils s'efforçaient en vain de se relever.

Cependant ceux que l'hiver avait laissés presque entiers, et qui conservaient un reste de courage, préparaient leurs tristes repas. C'étaient, comme dès Smolensk, quelques tranches de cheval grillées et de la farine de seigle délayée en bouillie dans de l'eau de neige, ou pétrie en galettes, et qu'ils assaisonnaient, à défaut de sel, avec la poudre de leurs cartouches.

A la lueur de ces feux, accouraient toute la nuit de nouveaux fantômes, que repoussaient les premiers venus. Ces infortunés erraient d'un bivouac à l'autre, jusqu'à ce que, saisis par le froid et le désespoir, ils s'abandonnassent. Alors se couchant sur la neige, derrière le cercle de leurs compagnons plus heureux, ils y expiraient. Quelques-uns, sans moyens et sans forces pour abattre les hauts sapins de la forêt, essayèrent vainement d'en enflammer le pied ; mais bientôt la mort les surprit autour de ces arbres dans toutes les attitudes.

On vit, sous les vastes hangars qui bordent quelques points de la route, de plus grandes horreurs. Soldats et officiers tous s'y précipitaient, s'y entas-

saient en foule. Là comme des bestiaux, ils se seraient les uns contre les autres autour de quelques feux ; les vivants ne pouvant écarter les morts du foyer, se plaçaient sur eux pour y expirer à leur tour, et servir de lit de mort à de nouvelles victimes ! Bientôt d'autres foules de traîneurs se présentaient encore, et, ne pouvant pénétrer dans ces asiles de douleur, ils les assiégeaient !

Il arriva souvent qu'ils en démolirent les murs de bois sec pour en alimenter leurs feux ; d'autres fois, repoussés, et découragés, ils se contentaient d'en abriter leurs bivouacs. Bientôt les flammes se communiquaient à ces habitations, et les soldats qu'elles renfermaient, à demi morts de froid, y étaient achevés par le feu. Ceux de nous que ces abris sauvèrent trouvèrent leurs compagnons glacés et par tas autour de leurs feux éteints. Pour sortir de ces catacombes il fallut que, par un horrible effort, ils gravissent par-dessus les monceaux de ces infortunés, dont quelques-uns respiraient encore !

A Ioupranouï, dans ce même bourg où l'Empereur venait d'être manqué d'une heure par le partisan russe Seslawin, des soldats brûlèrent des maisons debout et tout entières pour se chauffer quelques instants. La lueur de ces incendies attira des malheureux, que l'intensité du froid et de la douleur avait exaltés jusqu'au délire ; ils accoururent en furieux, et, avec des grincements de dents et des rires infernaux, ils se précipitèrent dans ces

brasiers, où ils périrent dans d'horribles convulsions. Leurs compagnons affamés les regardaient sans effroi; il y en eut même qui attirèrent à eux ces corps défigurés et grillés par les flammes, et il est trop vrai qu'ils osèrent porter à leur bouche cette révoltante nourriture !

C'était là cette armée sortie de la nation la plus civilisée de l'Europe, cette armée naguère si brillante, victorieuse des hommes jusqu'à son dernier moment, et dont le nom régnait encore dans tant de capitales conquises ! Ses plus mâles guerriers, qui venaient de traverser fièrement tant de champs de leurs victoires, avaient perdu leur noble contenance : couverts de lambeaux, les pieds nus et déchirés, appuyés sur des branches de pin, ils se traînaient, et tout ce qu'ils avaient mis jusque-là de force et de persévérance pour vaincre, ils l'employaient pour fuir !

L'armée était dans ce dernier état de détresse physique et morale, quand ses premiers fuyards atteignirent Vilna ; Vilna ! leur magasin, leur dépôt, la première ville riche et habitée que, depuis leur entrée en Russie, ils eussent rencontrée ! Son nom seul et sa proximité soutenaient encore quelques courages.

Le 9 décembre le plus grand nombre de ces malheureux aperçut enfin cette capitale ! Aussitôt les uns se traînant, les autres se précipitant, tous s'engouffrèrent dans son faubourg, tête baissée, poussant obstinément devant eux, et s'y entas-

sant avec une telle opiniâtreté, que bientôt ils n'y formèrent plus qu'une masse d'hommes, de chevaux et de chariots, immobile et incapable de mouvement.

Le dégoisement de cette foule par un étroit passage devint presque impossible. Ceux qui suivaient, guidés par un stupide instinct, s'ajoutaient à cet encombrement, sans songer à pénétrer dans la ville par ses autres issues, car il en existait ; mais tout était si désorganisé, que, dans toute cette cruelle journée, pas un officier d'état-major ne parut pour les indiquer.

Pendant dix heures, et par vingt-sept et même vingt-huit degrés de froid, des milliers de soldats, qui se croyaient sauvés, tombèrent ou gelés ou étouffés, comme aux portes de Smolensk et devant les ponts de la Bérézina. Soixante mille hommes avaient traversé cette rivière, et depuis, vingt mille recrues s'étaient jointes à eux ; sur ces quatre-vingt mille hommes, la moitié venait de périr, et la plupart dans ces quatre derniers jours, entre Malodeczno et Vilna.

La capitale de la Lithuanie ignorait encore nos désastres, quand tout à coup quarante mille hommes affamés la remplirent de cris et de gémissements. A cet aspect inattendu, ses habitants s'effarouchèrent : ils fermèrent leurs portes. Ce fut alors un spectacle déplorable de voir ces troupes de malheureux, errant dans les rues, les uns furieux, les autres désespérés, menaçant ou suppliant, essayant d'en-

foncer les portes des maisons, celles des magasins, ou se traînant aux hôpitaux ; et tout les repoussait !

Aux magasins c'étaient des formalités bien intempestives, puisque, les corps étant dissous et les soldats mêlés, toute distribution régulière était impossible. Il y avait là quarante jours de farine et de pain, et trente-six jours de viande pour cent mille hommes. Aucun chef n'osa donner l'ordre de distribuer ces vivres à tous ceux qui se présenteraient. Les administrateurs qui les avaient reçus craignirent pour leur responsabilité ; les autres redoutèrent les excès auxquels se livrent les soldats affamés, quand ils ont tout à discrétion. Ces administrateurs ignoraient d'ailleurs combien notre position était désespérée, et, quand à peine le temps de piller restait, on laissa plusieurs heures nos malheureux compagnons d'armes mourir de faim devant ces grands amas de vivres, dont l'ennemi s'empara le lendemain.

Aux casernes, aux hôpitaux, ils ne furent pas moins rebutés, mais non par des vivants, car la mort seule y régnait. Quelques moribonds y respiraient encore ; ils se plaignaient que depuis longtemps ils étaient sans lits, sans paille même et presque abandonnés. Les cours, les corridors, et jusqu'aux salles, étaient remplis de corps entassés : c'étaient des charniers infects.

Enfin les soins de plusieurs chefs, tels qu'Eugène et Davout, la pitié des Lithuaniens et l'ava-

rice des des juifs, ouvrirent quelques refuges. Ce fut alors une chose remarquable que l'étonnement de ces infortunés, en se retrouvant enfin dans des maisons habitées. Combien un pain levé leur paraissait une nourriture délicieuse ! Quelle douceur inexprimable ils trouvaient à le manger assis, et comme ensuite la vue d'un faible bataillon encore armé, en ordre, et vêtu uniformément, les frappait d'admiration ! Il semblait qu'ils revinssent des extrémités du monde, tant la violence et la continuité de leurs maux les avaient arrachés et jetés loin de toutes leurs habitudes, tant l'abîme d'où ils sortaient avait été profond !

Mais à peine commençaient-ils à goûter cette douceur, que le canon des Russes tonna sur eux et sur la ville ! Ces bruits menaçants, les cris des officiers, les tambours qui rappelaient aux armes, les clameurs d'une foule de malheureux qui arrivaient encore, remplirent Vilna d'une nouvelle confusion. C'était l'avant-garde de Kutusof et de Tchaplitz, commandée par Orurk, Landskoy et Seslawin. Ils attaquaient la division Loison, qui couvrait à la fois la ville et la marche d'une colonne de cavaliers démontés, dirigés par Newtroky sur Olita.

On essaya d'abord de résister. De Wrede et ses Bavaois venaient aussi de joindre l'armée par Naroczwiransky et Niamentchin. Ils étaient suivis par Wittgenstein, qui de Kamen et de Vileika marchait sur notre flanc droit, en même temps que Kutusof et Tchitchakof nous poursuivaient. Il ne

restait pas à de Wrede deux mille hommes. Quant à Loison, à sa division et à la garnison de Vilna, qui étaient venus nous tendre la main jusqu'à Smorgony; depuis trois jours, le froid les avait réduits de quinze mille hommes, à trois mille.

De Wrede défendit Vilna du côté de Rukoni ; il fut forcé de plier après un noble effort. De son côté, Loison et sa division, plus rapprochés de Vilna, continrent l'ennemi. On était parvenu à faire prendre les armes à une division napolitaine, on la fit même sortir de la ville ; mais les fusils s'échappèrent des mains de ces hommes transplantés d'un sol brûlant dans une région de glace. En moins d'une heure tous rentrèrent désarmés, et la plupart estropiés.

En même temps la générale battait inutilement dans les rues : la vieille garde elle-même, réduite à quelques pelotons, restait dispersée. Tous pensaient bien plus à disputer leur vie à la famine et aux frimas qu'aux ennemis. Mais alors le cri « *Voilà les cosaques !* » se fit entendre ; c'était depuis longtemps le seul signal auquel le plus grand nombre obéissait ; il retentit aussitôt dans toute la ville, et la déroute recommença.

C'était de Wrede. Ce général venait de se présenter inopinément devant le roi. « L'ennemi marche, dit-il, sur ses traces ! Les Bavaois sont repoussés jusque dans Vilna, qu'ils ne peuvent plus défendre ! » En même temps le bruit du tumulte monte jusqu'aux oreilles du roi. Murat

s'étonne : ne se croyant plus maître de l'armée, il ne l'est plus assez de lui-même. On le voit sortir à pied de son palais et fendre la presse. Il semble craindre une échauffourée au milieu d'un encombrement semblable à celui de la veille. Cependant il s'arrête à la dernière maison du faubourg, d'où il envoie ses ordres, et où il attend le jour et l'armée, laissant à Ney le soin du reste.

On eût pu tenir vingt-quatre heures de plus à Vilna, et beaucoup d'hommes eussent été sauvés. Cette ville fatale en retint près de vingt mille, parmi lesquels trois cents officiers et sept généraux. La plupart étaient blessés par l'hiver, plus que par l'ennemi, qui en triompha. Quelques autres étaient encore entiers, du moins en apparence, mais leur force morale était à bout. Après avoir eu le courage de vaincre tant de difficultés, ils se rebutèrent près du port, et devant quatre journées de plus. Ils avaient enfin retrouvé une ville civilisée, et, plutôt que de se déterminer à rentrer dans le désert, ils se livrèrent à leur fortune : elle fut cruelle.

A la vérité, les Lithuaniens, que nous abandonnions après les avoir tant compromis, en recueillirent et en secoururent quelques-uns ; mais les juifs, que nous avions protégés, repoussèrent les autres. Ils firent bien plus : la vue de tant de douleurs irrita leur cupidité. Toutefois, si leur infâme avarice, spéculant sur nos misères, se fût contentée de vendre au poids de l'or de faibles secours, l'histoire dédaignerait de salir ses pages de ce détail

dégoûtant ; mais qu'ils aient attiré nos malheureux blessés dans leurs demeures pour les dépouiller, et qu'ensuite, à la vue des Russes, ils aient précipité par les portes et par les fenêtres de leurs maisons ces victimes nues, mourantes ; que là ils les aient laissées impitoyablement périr de froid ; que même ces vils barbares se soient fait un mérite aux yeux des Russes de les y torturer, des crimes si horribles doivent être dénoncés aux siècles présents et à venir ! Aujourd'hui que nos mains sont impuissantes, il se peut que notre indignation contre ces monstres soit leur seule punition sur cette terre ; mais enfin les assassins rejoindront un jour leurs victimes, et là sans doute, dans la justice du ciel, nous trouverons notre vengeance !

Le 10 décembre, Ney, qui s'était encore volontairement chargé de l'arrière-garde, sortit de la ville, et aussitôt les cosaques de Platof l'inondèrent, en massacrant tous les malheureux que les juifs jetèrent sur leur passage. Au milieu de cette boucherie parut tout à coup un piquet de trente Français venant du pont de la Vilia, où ils avaient été oubliés. A la vue de cette nouvelle proie, des milliers de cavaliers russes accourent, se pressent, l'entourent avec de grands cris, et l'assaillent de toutes parts.

Mais l'officier français avait déjà rangé ses soldats en cercle. Sans hésiter, il leur commande feu, puis la baïonnette en avant, il marche au pas de charge ! En un instant tout fuit devant lui, il reste

maître de la ville ; et, sans plus s'étonner de la lâcheté des cosaques que de leur attaque, il profite du moment, tourne brusquement sur lui-même, et parvient à rejoindre, sans perte, l'arrière-garde.

Elle était aux prises avec l'avant-garde de Kutousof, et s'efforçait de l'arrêter ; car une nouvelle catastrophe, qu'elle cherchait vainement à couvrir, la retenait près de Vilna.

Dans cette ville, comme à Moscou, Napoléon n'avait fait donner aucun ordre de retraite : il avait voulu que notre déroute fût sans avant-coureur ; qu'elle s'annonçât d'elle-même, qu'elle surprît nos alliés et leurs ministres ; et qu'enfin profitant de leur premier étonnement, elle pût traverser leurs peuples avant qu'ils se fussent préparés à se joindre aux Russes pour nous accabler.

C'est pourquoi Lithuaniens, étrangers, et tous dans Vilna, jusqu'à son ministre lui-même, avaient été trompés. Ils ne crurent à notre désastre qu'en le voyant ; et en cela, cette foi, presque superstitieuse, de l'Europe dans l'infailibilité du génie de Napoléon, le servit contre ses alliés. Mais cette même confiance avait endormi les siens dans une profonde sécurité : dans Vilna, comme dans Moscou, aucun d'eux ne s'était préparé à un mouvement quelconque.

Cette ville renfermait une grande partie des bagages de l'armée et de son trésor, ses vivres, une foule d'énormes fourgons chargés des équipages de l'Empereur, beaucoup d'artillerie, et une grande

quantité de blessés. Notre déroute était tombée sur eux comme un orage imprévu. A ce coup de foudre, l'effroi avait précipité les uns, la consternation avait enchaîné les autres : les ordres, les hommes, les chevaux, et les chariots s'étaient croisés et entrechoqués!

Au milieu de ce tumulte, plusieurs chefs avaient poussé hors de la ville, et vers Kowno, tout ce qu'ils avaient pu mettre en mouvement ; mais à une lieue sur cette route, cette colonne lourde et effarée venait de rencontrer la hauteur et le défilé de Ponari.

Dans notre marche conquérante, ce coteau boisé n'avait paru à nos hussards qu'un heureux accident de terrain, d'où ils pouvaient découvrir la plaine entière de Vilna, et juger de leurs ennemis. Du reste sa pente roide, mais courte, avait à peine été remarquée. Dans une retraite régulière, elle eût offert une bonne position pour se retourner et arrêter l'ennemi ; mais dans une fuite déréglée, où tout ce qui pourrait servir nuit, où dans sa précipitation, dans son désordre, on tourne tout contre soi-même, cette colline et son défilé devinrent un obstacle insurmontable, un mur de glace contre lequel tous nos efforts se brisèrent. Il retint tout, bagages, trésor, blessés. Le mal fut assez grand pour que, dans cette longue suite de désastres, il fit époque.

Et en effet, argent, honneur, reste de discipline et de force, tout acheva de s'y perdre. Après quinze heures d'efforts inutiles, quand les conducteurs et les

soldats d'escorte virent le roi et toute la colonne des fuyards les dépasser par les flancs de la montagne ; lorsque, tournant les yeux vers le bruit du canon et de la fusillade, qui se rapprochait d'eux à chaque instant, ils aperçurent Ney lui-même se retirant avec trois mille hommes, reste du corps de Wrede et de la division Loison ; quand, enfin, reportant leurs regards sur eux-mêmes, ils virent la montagne toute couverte de chariots et de canons brisés ou culbutés, d'hommes et de chevaux renversés, et expirant les uns sur les autres, alors ils ne songèrent plus à rien sauver, mais à prévenir l'avidité de leurs ennemis, en se pillant eux-mêmes.

Un caisson du trésor qui s'ouvrit fut comme un signal : chacun se précipita sur ces voitures ; on les brisa, on en arracha les objets les plus précieux. Les soldats de l'arrière-garde, qui passaient devant ce désordre, jetèrent leurs armes pour se charger de butin ; ils s'y acharnèrent si furieusement, qu'ils n'entendirent plus le sifflement des balles et les hurlements des cosaques qui les poursuivaient.

On dit même que ces cosaques se mêlèrent à eux sans être aperçus. Pendant quelques instants, Français et Tartares, amis et ennemis furent confondus dans une même avidité. On vit des Russes et des Français, oubliant la guerre, piller ensemble le même caisson. Dix millions d'or et d'argent disparurent !

Mais, à côté de ces horreurs, on remarqua de nobles dévouements. Il y eut des hommes qui aban-

donnèrent tout pour sauver, sur leurs épaules, de malheureux blessés ; quelques autres, ne pouvant arracher de cette mêlée leurs compagnons d'armes à demi gelés, périrent en les défendant des atteintes de leurs compatriotes et des coups des ennemis.

Sur la partie de la montagne la plus exposée, un officier de l'Empereur, le colonel comte de Turenne, contint les cosaques, et, malgré leurs cris de rage et leurs coups de feu, il distribua sous leurs yeux le trésor particulier de Napoléon aux gardes qu'il trouva à sa portée. Ces braves hommes, se battant d'une main et recueillant de l'autre les dépouilles de leur chef, parvinrent à les sauver. Longtemps après, et quand on fut hors de danger, chacun d'eux rapporta le dépôt qui lui avait été confié : pas une pièce d'or ne fut perdue.

Cette catastrophe de Ponari fut d'autant plus honteuse qu'elle était facile à prévoir, et encore plus facile à éviter ; car on pouvait tourner cette colline par ses côtés. Nos débris servirent du moins à arrêter les cosaques. Tandis qu'ils ramassaient cette proie, Ney, avec quelques centaines de Français et de Bavares, soutint la retraite jusqu'à Évé. Comme ce fut son dernier effort, il faut indiquer sa méthode de retraite, celle qu'il suivait depuis Viazma, depuis le 3 novembre, depuis trente-sept jours et trente-sept nuits !

Chaque jour, à cinq heures du soir, il prenait position, arrêtait les Russes, laissait ses soldats manger, se reposer, et repartait à dix heures. Pendant

toute la nuit il poussait devant lui la foule des traîneurs à force de cris, de prières et de coups. Au point du jour, vers sept heures, il s'arrêtait, reprenait position, et se reposait sur les armes et en garde jusqu'à dix heures du matin. Alors reparaissait l'ennemi, et il fallait batailler jusqu'au soir, en gagnant en arrière le plus ou le moins de terrain possible : ce fut d'abord suivant l'ordre général de la marche et plus tard suivant les circonstances ; car depuis longtemps cette arrière-garde n'était que de deux mille hommes, puis de mille, ensuite d'environ cinq cents, enfin de soixante hommes ; et cependant Berthier, soit calcul, soit routine, n'avait rien changé à ses formes. C'était toujours à un corps de trente-cinq mille hommes qu'il s'adressait il détaillait imperturbablement, dans ses instructions, toutes les différentes positions que devaient prendre et garder jusqu'au lendemain des divisions et des régiments qui n'existaient plus. Et chaque nuit, quand sur les avis pressants de Ney, il fallait qu'il allât réveiller le roi pour l'obliger à se remettre en route, il marquait le même étonnement.

Ce fut ainsi que Ney soutint la retraite depuis Viazma jusqu'à quelques werstes au delà d'Évé. Là, suivant son usage, ce maréchal avait arrêté les Russes et donnait au repos les premières heures de la nuit, quand vers dix heures du soir, lui et de Wrede s'aperçurent qu'ils étaient restés seuls. Leurs soldats les avaient quittés, ainsi que leurs armes, qu'on voyait briller en faisceaux, près de leurs feux abandonnés.

Heureusement la rigueur du froid, qui venait d'achever le découragement des nôtres, avait engourdi l'ennemi. Ney regagna avec peine sa colonne. Il n'y vit plus que des fuyards ; quelques cosaques les chassaient devant eux, sans chercher à les prendre ni à les tuer ; soit pitié, car on se fatigue de tout ; soit que l'énormité de nos misères eût épouvanté les Russes eux-mêmes, et qu'ils se crussent trop vengés, car beaucoup se montrèrent généreux ; soit enfin qu'il fussent rassasiés et appesantis de butin. Peut-être encore, dans l'obscurité, ne s'aperçurent-ils pas qu'ils n'avaient affaire qu'à des hommes désarmés.

L'hiver, ce terrible allié des Moscovites, leur avait vendu cher son secours. Leur désordre poursuivait notre désordre. Nous revîmes des prisonniers qui, plusieurs fois, avaient échappé à leurs mains et à leurs regards glacés. Ils avaient d'abord marché au milieu de leur colonne traînante, sans en être remarqués. Il y en eut alors qui, saisissant un moment favorable, osèrent attaquer des soldats russes isolés, et leur arracher leurs vivres, leurs uniformes, et jusqu'à leurs armes, dont ils se couvrirent. Sous ce déguisement, ils se mêlèrent à leurs vainqueurs ; et telle était la désorganisation, la stupide insouciance, et l'engourdissement où cette armée était tombée, que ces prisonniers marchèrent un mois entier au milieu d'elle sans en être reconnus. Les cent vingt mille hommes de Kutusof étaient alors réduits à trente-cinq mille !

Des cinquante mille Russes de Wittgenstein, il en restait à peine quinze mille. Wilson assure que sur un renfort de dix mille hommes, partis de l'intérieur de la Russie avec toutes les précautions qu'ils savent prendre contre l'hiver, il n'en arriva à Vilna que dix-sept cents ! Mais une tête de colonne suffisait contre nos soldats désarmés. Ney chercha vainement à en rallier quelques-uns, et, lui, qui jusque-là avait commandé seul à la déroute fut obligé de la suivre.

Il arriva avec elle à Kowno. C'était la dernière ville de l'empire russe. Enfin, le 13 décembre, après avoir marché quarante-six heures sous un joug terrible, on revoyait une terre amie ! Aussitôt, sans s'arrêter, sans regarder derrière eux, la plupart s'enfoncèrent et se dispersèrent dans les forêts de la Prusse polonaise. Mais il y en eut qui, parvenus sur la rive alliée, se retournèrent. Là, jetant un dernier regard sur cette terre de douleur d'où ils s'échappaient, quand ils se virent à cette place d'où cinq mois plutôt, leurs innombrables aigles s'étaient élancées victorieuses, on dit que des larmes coulèrent de leurs yeux, et qu'il y eut des cris de douleur !

« C'était donc là cette rive qu'ils avaient héri-
« sée de leurs baïonnettes ! cette terre alliée, qui,
« disparaissant, il n'y avait que cinq mois sous les
« pas de leur immense armée réunie, leur avait alors
« paru comme métamorphosée en vallées et en
« collines toutes mouvantes d'hommes et de che-
« vaux ! Voilà ces mêmes vallons d'où sortirent,

« aux rayons d'un soleil brûlant, ces trois longues
« colonnes de dragons et de cuirassiers, semblables
« à trois fleuves de fer et d'airain étincelants. Eh
« bien, hommes, armes, aigles, chevaux, le soleil
« même, et jusqu'à ce fleuve-frontière, qu'ils avaient
« traversé pleins d'ardeur et d'espoir, tout a dis-
« paru ! Le Niémen n'est plus qu'une longue masse
« de glaçons surpris et enchaînés les uns sur les
« autres par des redoublements de l'hiver. A la
« place de ces trois ponts français apportés de cinq
« cents lieues, et jetés avec une si audacieuse promp-
« titude, un pont russe est seul debout. Enfin, au
« lieu de ces innombrables guerriers, de leurs
« quatre cent mille compagnons, tant de fois vain-
« queurs avec eux, et qui s'étaient élancés avec
« tant de joie et d'orgueil sur la terre des Russes,
« ils ne voient sortir de ces déserts pâles et glacés
« qu'un millier de fantassins et de cavaliers encore
« armés, neuf canons, et vingt mille malheureux
« couverts de haillons, la tête basse, les yeux
« éteints, la figure terreuse et livide, la barbe lon-
« gue et hérissée de frimas ; les uns se disputant
« en silence l'étroit passage du pont, qui, malgré
« leur petit nombre, ne peut suffire à l'empresse-
« ment de leur déroute ; les autres fuyant disper-
« sés sur les aspérités du fleuve, s'efforçant, se
« traînant de pointes de glace en pointes de glace :
« et c'était là toute la Grande Armée ! Encore beau-
« coup de ces fuyards étaient-ils des recrues qui
« venaient de la rejoindre ! »

Deux rois, un prince, huit maréchaux suivis de quelques officiers, des généraux à pied, dispersés et sans aucune suite; enfin quelques centaines d'hommes de la vieille garde encore armés, étaient ses restes : eux seuls la représentaient !...

Ou plutôt elle respirait encore tout entière dans le maréchal Ney. Compagnons ! Alliés ! Ennemis ! j'invoque ici votre témoignage : rendons à la mémoire d'un héros malheureux l'hommage qui lui est dû ; les faits suffiront. Tout fuyait, et Murat lui-même, traversant Kowno comme Vilna, donnait puis retirait l'ordre de se rallier à Tilsitt, et se décidait ensuite pour Gumbinnen. Ney entre alors dans Kowno, seul avec ses aides de camp, car tout a cédé ou succombé autour de lui. Depuis Viazma, c'est la quatrième arrière-garde qui s'use et qui se fond entre ses mains. Mais l'hiver et la famine, plus encore que les Russes, les ont détruites. Pour la quatrième fois il est resté seul devant l'ennemi, et, toujours inébranlable, il cherche une cinquième arrière-garde.

Ce maréchal trouve dans Kowno une compagnie d'artillerie; trois cents Allemands qui en formaient la garnison, et le général Marchand avec quatre cents hommes ; il en prend le commandement. Et d'abord il parcourt la ville pour reconnaître sa position et rallier encore quelques forces ; il n'y trouve que des blessés qui s'essaient, en pleurant, à suivre notre déroute. Pour la huitième fois, depuis Moscou, il a fallu les abandonner en masse

dans leurs hôpitaux, comme on les a abandonnés en détail sur toute la route, sur tous nos champs de bataille, et à tous nos bivouacs.

Plusieurs milliers de soldats couvrent la place et les rues environnantes ; mais ils y sont étendus roides devant des magasins d'eau-de-vie qu'ils ont enfoncés, et où ils ont puisé la mort en croyant y trouver la vie. Voilà les seuls secours que lui a laissés Murat : Ney se voit seul en Russie avec sept cents recrues étrangères. A Kowno, comme après les désastres de Viazma, de Smolensk, de la Bérézina et de Vilna, c'est encore à lui qu'on a confié l'honneur de nos armes et tout le péril du dernier pas de notre retraite ; il l'accepte !

Le 14, au point du jour, l'attaque des Russes commence. Pendant qu'une de leurs colonnes se présente brusquement par la route de Vilna, une autre passe le Niémen sur la glace au-dessus de la ville, prend pied sur les terres prussiennes, et, toute fière d'avoir la première franchi sa frontière, elle marche au pont de Kowno, pour fermer à Ney cette issue et lui couper toute retraite.

Les premiers coups se firent entendre à la porte de Vilna ; Ney y court ; il veut éloigner le canon de Platof avec les siens, mais déjà il trouve ses pièces enclouées et ses artilleurs en fuite ! Furieux, il s'élançe, l'épée haute, sur l'officier qui les commande et il l'eût tué, sans son aide de camp qui para le coup et protégea la fuite de ce malheureux.

Ney appelle alors son infanterie ; mais sur les

deux faibles bataillons qui la composaient, un seul avait pris les armes : c'étaient trois cents Allemands de la garnison. Il les place, les exhorte, et l'ennemi s'approchant, il allait leur commander le feu, quand un boulet russe, écrétant la palissade, vint casser la cuisse de leur chef. Cet officier tomba, et, sans hésiter, se sentant perdu, il prit froidement ses pistolets et se brûla la cervelle devant sa troupe. A ce coup de désespoir, ses soldats s'effraient, s'effarent, et tous à la fois ils jettent leurs armes, et fuient éperdus !

Ney, que tout abandonne, n'abandonne ni lui-même ni son poste. Après d'inutiles efforts pour retenir ces fuyards, il ramasse leurs armes encore toutes chargées, il redevient soldat, et, lui cinquième, il fait face à des milliers de Russes. Son audace les arrêta ; elle fit rougir quelques artilleurs qui imitèrent leur maréchal ; elle donna à l'aide de camp Heynès et à Gérard le temps de ramasser trente soldats, de faire avancer deux à trois pièces légères, et aux généraux Ledru et Marchand celui de réunir le seul bataillon qui restait.

Mais en ce moment éclate, au delà du Niémen et vers le pont de Kowno, la seconde attaque des Russes ; il était deux heures et demie. Ney envoie Ledru, Marchand, et leurs quatre cents hommes, pour reprendre et assurer ce passage. Pour lui, sans lâcher prise, sans s'inquiéter davantage de ce qui se prépare derrière lui, à la tête de trente hommes il se maintient jusqu'à la nuit à la porte qui ouvre vers

Vilna. Alors il traverse Kowno et le Niémen toujours en combattant, reculant, et ne fuyant pas, marchant après les autres, soutenant jusqu'au dernier moment l'honneur de nos armes, et, pour la centième fois, depuis quarante jours et quarante nuits, sacrifiant sa vie et sa liberté pour sauver quelques Français de plus ! Il sort enfin le dernier de la Grande Armée, de cette fatale Russie, montrant au monde l'impuissance de la Fortune contre les grands courages, et que pour les héros tout tourne en gloire, même les plus grands désastres !

Il était huit heures du soir quand il parvint sur la rive alliée. Alors, voyant la catastrophe accomplie, Marchand repoussé jusqu'à l'entrée du pont, et la route de Vilkowski, que suivait Murat, toute couverte d'ennemis, il se jeta à droite, s'enfonça dans les bois, et disparut !

Quand Murat atteignit Gumbinnen, il fut bien surpris d'y trouver Ney, et d'apprendre que, depuis Kowno, l'armée marchait sans arrière-garde. Heureusement la poursuite des Russes, après qu'ils eurent reconquis leur territoire, s'était ralentie. Ils semblèrent hésiter sur la frontière prussienne, ne sachant s'ils entreraient en alliés ou en ennemis. Murat profita de cette incertitude pour s'arrêter plusieurs jours à Gumbinnen, et pour diriger les restes des corps sur les différentes villes qui bordent la Vistule.

Au moment de cette dislocation de l'armée il en réunit les chefs. Je ne sais quel mauvais génie l'ins-

pira dans ce conseil. On voudrait croire que ce fut embarras, devant ces guerriers, de la précipitation de sa fuite, et dépit contre l'Empereur qui lui avait laissé cette responsabilité ; ou bien honte de paraître vaincu au milieu des peuples les plus opprimés par nos victoires. Mais, comme ses paroles eurent un bien plus fâcheux caractère, et que ses actions ne les ont point démenties, comme enfin elles furent le premier symptôme de sa défection, l'histoire ne peut les taire.

Ce guerrier, monté sur le trône par le seul droit de la victoire, revenait vaincu ! Dès ses premiers pas sur la terre conquise, il crut la sentir tout entière trembler sous lui, et sa couronne chanceler sur sa tête. Mille fois, dans cette campagne, il s'était exposé aux plus grands dangers ; mais lui qui, roi, n'avait pas craint de mourir comme un soldat d'avant-garde, ne put supporter l'appréhension de vivre sans couronne. Le voilà donc au milieu des chefs dont son frère lui a confié la conduite, accusant son ambition, qu'il a partagée, pour s'en absoudre !

Il s'écrie : « Qu'il n'est plus possible de servir un
« insensé ; qu'il n'y a plus de salut dans sa cause ;
« qu'aucun prince de l'Europe ne croit plus ni à ses
« paroles ni à ses traités ! Il se désespère d'avoir
« rejeté les propositions des Anglais : sans cela,
« ajoute-t-il, il serait encore un grand roi, tel que
« l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse ! »

Un cri de Davout l'interrompt : « Le roi de

« Prusse, l'Empereur d'Autriche, lui repart-il
 « brusquement, sont princes par la grâce de Dieu,
 « du temps, et de l'habitude des peuples ; mais vous,
 « vous n'êtes roi que par la grâce de Napoléon et
 « du sang français ! Vous ne pouvez l'être que par
 « Napoléon et en restant uni à la France ; c'est une
 « noire ingratitude qui vous aveugle ! » Et aussitôt
 il lui déclare qu'il va le dénoncer à son Empereur ;
 les autres chefs se turent. Ils excusaient l'emporte-
 ment de la douleur du roi, et n'attribuaient qu'à sa
 fougue inconsidérée des expressions que la haine et
 l'esprit soupçonneux de Davout n'avaient que trop
 bien comprises.

Murat resta décontenancé : il se sentait coupable.
 Ainsi fut étouffée cette première étincelle d'une
 trahison qui devait, plus tard, perdre la France !
 L'histoire n'en parle qu'à regret, depuis que le re-
 pentir et le malheur ont égalé le crime.

Il fallut bientôt porter notre abaissement dans
 Kœnigsberg. La Grande Armée, qui, depuis vingt
 ans, parcourait triomphante toutes les capitales
 de l'Europe, reparut, pour la première fois, mutilée,
 désarmée, fuyante, dans l'une de celles qu'elle
 avait le plus humiliées par sa gloire. Ses peuples
 accoururent sur notre passage pour compter nos
 blessures, pour évaluer, par la grandeur de nos
 maux, ce qu'ils pouvaient se promettre d'espé-
 rances. Il fallut repaître de nos misères leurs avides
 regards, subir le joug de leur espoir, et, traînant
 notre infortune au travers de leur odieuse joie, mar-

cher sous l'insupportable poids d'un malheur haï !

Les faibles restes de la Grande Armée ne plièrent point sous ce faix. Son ombre, déjà presque détrônée, se montra toujours imposante ; elle conserva son air de souveraine : vaincue par les éléments, elle garda devant les hommes ses formes victorieuses et dominatrices !

De leur côté, les Allemands, soit lenteur, soit crainte, nous accueillirent docilement : leur haine se contint sous les apparences de la froideur ; et, comme ils n'agissent guère d'eux-mêmes, pendant qu'ils attendaient un signal, ils furent contraints de soulager nos misères. Kœnigsberg ne put bientôt plus les contenir. L'hiver, qui nous y avait poursuivis, nous y abandonna tout à coup : en une nuit le thermomètre descendit de vingt degrés.

Cette transition subite nous fut fatale. Une foule de soldats et de généraux que la tension de l'atmosphère avait soutenus jusque-là par une irritation continuelle, s'affaissèrent et tombèrent en décomposition. La Riboisière, général en chef de l'artillerie, succomba ; Eblé, l'honneur de l'armée, le suivit. Chaque jour, à chaque heure, on était consterné par de nouvelles pertes.

Notre aile gauche commandée par Macdonald avait marché rapidement de Tilsitt à Mittau. La guerre de ce côté n'avait été qu'un déploiement de l'embouchure de l'Aa jusqu'à Dunabourg et une longue défensive devant Riga. Cette armée était presque toute prussienne. Elle ne trahit pas, mais

fit défection sans se réunir aux Russes. Macdonald put réunir ses débris à ceux de Mortier le 3 janvier et couvrit Kœnigsberg.

A notre aile droite, du côté des Autrichiens qu'une alliance bien cimentée retenait, Schwartzenberg se détachait de nous, mais insensiblement, avec les formes que la position politique exigeait.

Le 3 décembre, les Russes de Riga furent encore repoussés par les Prussiens dans une de leurs tentatives. Yorck, soit prudence ou conscience, se contenait. Macdonald s'était rapproché de lui. Le 19 décembre, douze jours après le départ de Napoléon, huit jours après la prise de Vilna par Kutusof, lorsqu'enfin Macdonald commença sa retraite, l'armée prussienne était encore fidèle.

Ce ne fut que le 22 janvier, et les jours suivants, que les Russes abordèrent la Vistule. Pendant une marche si lente, et depuis le 3 janvier jusqu'au 11, Murat était resté à Elbing. Dans cette situation extrême, ce prince flottait, çà et là, au gré des éléments qui fermentaient autour de lui : tantôt ils portaient son espoir jusqu'au ciel, tantôt ils le précipitaient dans un abîme d'inquiétudes.

Il venait de fuir de Kœnigsberg, dans un état complet de découragement, quand cette suspension dans la marche des Russes, et la jonction de Macdonald, dont la réunion avec Heudelet et Cavaignac avait doublé les forces, l'enflèrent subitement d'une vaine espérance. Lui, qui la veille croyait tout perdu, voulut reprendre l'offensive, et commença

aussitôt : car il était de ces esprits qui se décident à chaque instant. Ce jour-là il se résolut à pousser en avant, et le lendemain, à fuir jusqu'à Posen.

Au reste, cette dernière détermination ne fut pas prise sans motif. Le ralliement de l'armée sur la Vistule avait été illusoire : la vieille garde comptait tout au plus cinq cents combattants ; la jeune garde, presque aucun ; le premier corps dix-huit cents ; le second, mille ; le troisième, seize cents ; le quatrième dix-sept cents. Encore la plupart de ces soldats, restes de six cent mille hommes, pouvaient-ils à peine se servir de leurs armes !

Dans cet état d'impuissance, les deux ailes de l'armée venant à se détacher, l'Autriche et la Prusse nous manquant à la fois, la Pologne devenait un piège qui pouvait se refermer sur nous. D'un autre côté, Napoléon, qui jamais ne consentit à aucune cession, voulait qu'on défendit Dantzick ! il fallut donc y jeter tout ce qui pouvait encore tenir la campagne.

D'ailleurs, s'il faut tout dire, quand Murat imagina, à Elbing, de refaire une armée, et rêva même une victoire, il trouva que la plupart des chefs eux-mêmes étaient épuisés et rebutés. Le malheur, qui porte à tout craindre et bientôt à croire tout ce qu'on craint, avait pénétré dans leur cœur. Déjà plusieurs s'inquiétaient pour leurs rangs, pour leurs grades, pour les terres dont ils étaient devenus possesseurs dans les pays conquis, et la plupart n'aspiraient qu'à repasser le Rhin.

Quant aux recrues qui arrivaient, c'était un assemblage d'hommes de plusieurs nations de l'Allemagne. Pour nous rejoindre, ils avaient traversé les Etats prussiens, d'où s'élevait l'exhalaison de tant de haines. En approchant, ils rencontrèrent notre découragement et notre longue déroute ; en entrant en ligne, loin de se trouver encadrés et appuyés par de vieux soldats, ils se virent seuls, aux prises avec tous les fléaux, pour soutenir une cause abandonnée de ceux qui étaient le plus intéressés à la faire triompher ; aussi la plupart de ces Allemands se débandèrent-ils au premier bivouac.

A l'aspect du désastre de l'armée qui revenait de Moscou, les troupes éprouvées de Macdonald furent elles-mêmes ébranlées. Cependant ce corps d'armée, et la division toute fraîche d'Heudelet, conservèrent leur ensemble. On se hâta de réunir tous ces débris dans Dantzick : trente-cinq mille soldats, de dix-sept nations différentes, y furent enfermés. Le reste, en petit nombre, ne devait commencer à se rallier qu'à Posen et sur l'Oder.

Jusque-là il n'avait donc guère été possible au roi de Naples de mieux régler notre déroute ; mais, au moment où il traversait Marienwerder pour se rendre à Posen, une lettre de Naples vint encore bouleverser toutes ses résolutions. L'impression en fut violente : à mesure qu'il la lut, la bile se mêla à son sang avec une telle promptitude, qu'on le retrouva, quelques instants après, avec une jaunisse complète !

Il paraît qu'un acte de gouvernement, que s'était permis la reine, le blessa dans une de ses plus vives passions. Peu jaloux de cette princesse, malgré ses charmes, il l'était avec fureur de son autorité, et c'était de la reine surtout, comme sœur de l'Empereur, qu'il se défiait.

On s'étonne de voir ce prince, qui, jusqu'à ce jour, avait paru tout sacrifier à la gloire des armes, se laisser tout à coup maîtriser par une passion moins noble ; mais sans doute que, pour certains caractères, il en faut toujours une qui domine.

C'était, au reste, toujours la même ambition sous des formes différentes, et toujours tout entière dans chacune d'elles ; car tels sont les caractères passionnés. En ce moment, sa jalousie pour son autorité l'emporta sur l'amour de sa gloire ; elle l'entraîna rapidement jusqu'à Posen, où, peu après son arrivée, il disparut et nous abandonna.

Cette défection éclata le 16 janvier, vingt-trois jours avant que Schwartzemberg se détachât de l'armée française, dont le prince Eugène prit le commandement.

Alexandre arrêta la marche de ses troupes à Kalisch. Là cette guerre violente et continue, qui nous suivait depuis Moscou, se ralentit. elle ne fut plus, jusqu'au printemps, qu'une guerre d'accès, intermittente, lente. La force du mal parut épuisée, mais c'était seulement celle des combattants : une plus grande lutte se préparait ; et cette halte ne fut

pas un temps qu'on accorda à la paix ; elle servit plutôt à la préméditation du carnage.

Après quinze cents ans de victoires, la Révolution du quatrième siècle, celle des rois et des grands contre les peuples, venait d'être vaincue par la Révolution du dix-neuvième siècle, celle des peuples contre les grands et les rois. Napoléon était né de cet embrasement ; il s'en était emparé si puissamment, qu'il semblait que toute cette grande convulsion n'eût été que celle de l'enfantement d'un seul homme ! Il commandait à la Révolution comme s'il eût été le génie de cet élément terrible. A sa voix elle était soumise ! Honteuse de ses excès, elle s'admirait en lui, et, se précipitant dans sa gloire, elle avait réuni l'Europe sous son sceptre ; et l'Europe, docile, se levait à son signal pour repousser la Russie de nos anciennes limites : il semblait qu'à son tour le Nord allait être vaincu jusque dans ses glaces !

Et cependant ce grand homme, dans cette grande circonstance, n'a pu dompter la nature ! Dans ce puissant effort pour remonter cette pente rapide, les forces lui ont manqué ! Parvenu jusqu'à ces régions glacées de l'Europe, il en a été précipité de toute sa hauteur ! Et ce Nord, victorieux du Midi dans sa guerre défensive, comme il le fut au moyen âge dans sa guerre conquérante, se croit inattaquable et irrésistible.

Compagnons, ne le croyez pas ! Ce sol et ces espaces, ce climat, cette nature âpre et gigantesque,

vous eussiez pu en triompher, comme vous avez vaincu ses soldats !

Mais quelques fautes furent punies par de grands malheurs ! J'ai dit les unes et les autres. Sur cet océan de maux j'ai élevé un triste fanal d'une clarté lugubre et sanglante ; et, si ma faible main n'a pas suffi à ce pénible ouvrage, du moins aurai-je fait surnager nos débris, afin que ceux qui viendront après nous puissent apercevoir le péril et l'éviter !

Compagnons ! mon œuvre est finie : maintenant c'est à vous de rendre témoignage à la vérité de ce tableau. Ses couleurs paraîtront pâles sans doute à vos yeux et à vos cœurs, encore tout remplis de ces grands souvenirs ! Mais qui de vous ignore qu'une action est toujours plus éloquente que son récit, et que si les grands historiens naissent des grands hommes, ils sont plus rares qu'eux ?